



Léautaud à l'heure de sa collaboration.

Souvenirs du "Mercure de France"

Docteur Paul VOIVENEL

LE docteur Albert Prieur, qui tenait au « Mercure de France » la rubrique des Sciences médicales, finissait de mourir d'une longue maladie peu de temps après que Campa eut connu Rémy de Gourmont.

Et c'est ainsi que, mené par l'écrivain des « Epilogues », le Toulousain entra dans la rédaction de la grande revue parisienne.

Alfred Vallette le reçut dans la vaste pièce du deuxième étage du 26 de la rue de Condé, qui fait partie de l'histoire des lettres, et lui donna des conseils précis en peu de mots. Et quelques jours après, le nouvel équipier apprenait par une lettre à la belle écriture, à la ponctuation impeccable, où les points se posaient exactement sur les i, les consignes avec les indications détaillées sur la façon de présenter des comptes rendus.

Ce directeur à la tête ronde, au large front, aux yeux directs, de belle allure musclée, n'aimait pas la machine à écrire et détestait le téléphone.

Et ça marcha sans heurts, poliment de part et d'autre, sans que jamais virgule ou accent fussent changés à la copie.

Vallette possédait la noblesse de la simplicité : le sourire lumineux, un léger claquement de langue soulignant une réflexion

ironique, un intérêt sincère à la vie intellectuelle de son interlocuteur, et, sans phrases, une camaraderie robuste.

Quand le provincial vit son nom au verso des exemplaires de la fameuse revue violette et sur chacun des volumes qui sortaient de cette maison d'édition, sa fierté fut légitime.



Cela dura vingt-huit ans, jusqu'en 1940.

Le « Mercure de France », qui s'était sabordé dès l'occupation allemande, a ressuscité en janvier 1947. Les marins sont changés, le navire repart à neuf. Et c'est normal. Campa attaché à son labeur quotidien n'avait pas mis les pieds à Paris depuis plusieurs années. On l'oubliait. Il n'avait pas la naïveté de croire que la place lui reviendrait de droit parce qu'il l'avait longtemps et convenablement accomplie et que ses méninges conservaient leur souplesse.

Elle ne lui revint pas.

Gardant son affection à la Revue comme un ancien soldat à « son » régiment, un abonnement spontané, transmis par son ami Paul Léautaud, remplaça le service gratuit.

Douze mois après, une note du trésorier lui annonçait que son abonnement se terminait. Il le renouvela sans sourciller : les temps étaient sans doute durs et la reconnaissance une « largesse » ruineuse.



Lorsque cet homme arrivé à l'époque de sa courbe où la route se mesure aux croix des amis tombés : Eugène Colombier, devenu maire de son village et que, à cause de sa barbe, ses administrés appelaient « Assuérus » ; Léonce Galabert, le gros marchand de grains ; le trop gourmand et congestionné médecin-commandant Ortal ; ses camarades du Comité des Pyrénées et de son club ; lorsque le médecin qui chaque année avec un serrement de cœur mettait les observations de ses malades décédés dans un épais dossier baptisé « le cimetière » découpa le premier numéro d'après la Libération, dans son vaste cabinet silencieux, des ombres se levè-

rent et des voix familières chuchotèrent à ses oreilles. Ouvrant les chemises où dormaient les lettres, il les parcourut dans la longue nuit religieuse. L'hallucination s'imposait quand ses paupières se fermaient : le jardin du Luxembourg, les Galeries de l'Odéon, la rue tranquille, la plaque de marbre gravée, le bruit du timbre, l'entrée garnie de lourds paquets, un escalier étroit, au second étage un vestibule et deux pièces contiguës dont la « directoriale », la plus grande.

Voici Louis Dumur avec son visage mat, sa barbiche clairsemée, sa moustache marquée de nicotine, ses petits yeux vifs qui clignaient derrière des lorgnons prêts à tomber, sa voix fatiguée et bitonale. Ses remarques, courtoises et toujours détaillées décelaient chez le puissant romancier un dévouement absolu à la Revue. Elles se terminaient souvent par l'expression d'un amical intérêt aux travaux personnels du collaborateur, et des réflexions qui les enrichissaient. C'est ainsi que, le 7 octobre 1928, jugeant une étude de Campa sur les maladies de l'autorité, il ajoutait : « Si les démocraties ont leurs tares dont elles meurent (voir l'Italie), les monarchies ont les leurs, dont elles meurent aussi et plus tragiquement encore (voir précisément la Russie). La vérité, c'est qu'il n'y a pas de bons régimes politiques avec ces étranges animaux que sont les hommes. Ceux mêmes que Rousseau considérait comme les meilleurs, ceux de certaines républiques suisses, se sont écroulés. L'histoire n'est qu'un perpétuel bouillonnement de constructions incertaines et de destructions plus ou moins catastrophiques. Un philosophe optimiste pourra dire, il est vrai, que c'est justement cela qui constitue la vie de l'humanité, et qu'un équilibre trop stable serait la mort ».

De telles paroles sont toujours d'actualité.



Dumur succomba d'un cancer du larynx en avril 1933.

Le 30 mai 1931, Vallette écrivait à Toulouse :

« Dumur a été opéré du larynx mercredi dernier. On lui avait, la semaine dernière, pratiqué une ouverture de la trachée pour lui permettre de respirer quand on ferait la seconde opération, et

aussi, paraît-il, pour parer à la broncho-pneumonie post-opératoire. Du moins on nous le dit et on ne nous dit pas autre chose. Nous ne savons pas de quelle nature était la petite tumeur extirpée et nous sommes naturellement très inquiets ».

Le 7 janvier suivant, le malade avisait son ami : « Je suis maintenant tout à fait rétabli ».

Heureux illusionnisme des condamnés. Près de succomber, Rémy de Gourmont se réjouissait ainsi de pouvoir bientôt rendre visite aux bouquinistes des quais :

« Je suis plein d'entrain... le docteur B... m'a promis l'autre jour que dans cinq ou six mois je pourrais aller bouquiner sur les quais. Ce sera, pour commencer, mon plus long voyage. Il n'est pas sans agrément. Vous avez aperçu mes livres. Plus des trois-quarts ont été achetés un à un dans les boîtes des bouquinistes alors fécondes. Elles le sont moins, mais quand on sait voir, elles le sont encore un peu. Ma philosophie m'avait fait renoncer à tout, mais je suis prêt à reprendre tout, grâce à vous, je vous le répéterai souvent. Vous avez été le « Deus ex machina ». Votre manœuvre a été menée de main de maître... »

Je suis prêt à reprendre tout !

Mon plus long voyage !

Le 10 janvier 1933, Vallette annonçait la fin :

« Oui, Dumur est rentré à la clinique de Neuilly pour la troisième fois, ne mangeant plus, ne dormant plus, et dans un état de maigreur impressionnant. Le miracle, c'est qu'il ne souffre pas. Pour le moment, il est mieux, c'est-à-dire qu'on est parvenu à l'alimenter de lait et de liquides qu'il absorbe au moyen d'un chalumeau, et il dort. Mais on a perdu tout espoir ».

Le camarade de rubrique de Campa, Marcel Coulon, le critique vigoureux de « Témoignages » et d' « Anatomie Littéraire », le lui représentait, deux semaines après : « aphone, bi-canulé, stoïque, aussi lucide qu'aux jours de sa plus robuste bien-portance, et sa table encombrée d'autant de livres et de papiers que de fioles et cuvette. Debout d'ailleurs et travaillant au prochain numéro du « Mercure ». Mais hélas ! ce n'est pas lui qui travaillera au suivant ».

Chic maison que cette maison d'où l'esprit français rayonnait sur le monde. On s'y montrait favorable à toutes les audaces, mais on y conservait toujours la mesure. On disait ce qu'on pensait sans songer à l'intérêt, pas même à la camaraderie. *L'amicus Plato sed magis amica veritas* s'y imposait comme la règle absolue. Si le livre d'un coéquipier était mauvais, celui qui en rendait compte ne se mettait pas des mitaines. On n'y payait pas à poids d'or la copie, mais l'auteur pouvait passer sans inquiétude à la caisse. Derrière sa grille, dans un coin du magasin d'emballage, un monsieur fort poli alignait immédiatement les « honoraires » parfaitement tenus à jour. Campa se sentait chaque fois agréablement chatouillé, non de la valeur de ce qu'il touchait, mais de « toucher » pour sa littérature.

A l'entrée du « grand bureau », dans une modeste antichambre, généralement assis devant leur table, se tenaient Jacques Bernard et le discret poète Louis Mandin, qui sera déporté et mourra dans un camp de concentration. A mi-chemin au tournant de l'escalier, s'ouvrait l'ancre de Paul Léautaud, qui paraissait plus long que large parce que les murs portaient les casiers aux noms des rubriques où chaque collaborateur prenait sa manne. Tout livre envoyé personnellement à un rédacteur prenait place dans son casier spécifique. Un ouvrage de médecine dédié à Rachilde ou à Vallette — ce qui arrivait souvent — passait automatiquement dans « Sciences Médicales ». A gauche de la petite fenêtre, derrière un bureau surchargé, vous guettait un homme brun, peu rassurant d'aspect, maigre et ligneux, l'épaisse chevelure noire mal peignée, le nez agressif, la bouche qui se voulait sarcastique et se révélait frémissante, les lunettes sur les narines, dont les yeux de palikare vous fusillaient, à la voix grave, le terrible Paul Léautaud, aussi tendre qu'il s'affichait bourru, terreux des cuistres et des prétentieux, providence des chats et des chiens.

Au *Mercure*, Paul Léautaud, raconte Pierre Michelot, était chargé des annonces et du dépôt légal, ce qui ne l'empêchait pas, comme il le fit pour la « Chanson du mal aimé », d'imposer, à l'occasion, l'œuvre d'un auteur inconnu. Était-il un employé

modèle ? Non. Le matin, il arrivait plus tard que les autres parce qu'il habitait la banlieue. De même après déjeuner, parce qu'il rendait certains devoirs au Fléau. Si, en allant à son travail, il rencontrait un chat perdu, un chien en détresse, il s'occupait avant tout de le sauver. Ce qui l'entraînait dans des courses assez lointaines comme il le raconte à propos de Mlle Barbette. De temps en temps, constatant son absence, Vallette lui disait d'un ton bourru : « — Eh ! bien, Léautaud, vous étiez malade ce matin ? — Non, pourquoi, voulez-vous que je sois malade ? » répondait-il, encore plus bourru que son patron. Et l'affaire en restait là. Car Léautaud a le rare privilège, dû sans doute à sa brutale franchise, que, se montrant agressif, blessant, hargneux, on ne se fâche pas avec lui. Chacun pense, comme le faisait Gide qui avait reçu quelques brocards : « — Léautaud est odieux, mais je ne me fâcherai jamais avec lui ». Paul Valéry en jugeait à peu près de même : « — Léautaud n'est pas méchant, il est mauvais, et, pour les amis, il en rajoute ». Ce doit être la grande sympathie, la sincère admiration que Léautaud éprouve pour l'auteur du *Discours sur Voltaire*, pour le préfacier des *Lettres persanes* qui lui en ont fait « rajouter » de façon si excessive dans les derniers extraits publiés de son *Journal Littéraire*.

Ce sont les modestes salaires que touchait Léautaud comme employé au *Mercury* qui lui ont permis de garder cette indépendance farouche que rien ni personne n'a jamais pu entamer, mais qui lui a valu quelques déboires. Parce qu'il malmenait ses amis, Rachilde a exigé qu'on lui enlevât la critique dramatique du *Mercury*. Il l'a quittée sans humeur, sinon sans mélancolie.

Ce qu'il y a de plus marquant en lui, après l'indépendance est l'ascétisme. Pour simplifier sa vie, pour réserver la majeure partie de son temps au bonheur d'écrire, il supprime, sinon tout, du moins presque tout. Son régime alimentaire ? on peut l'apparenter à celui du curé d'Ars. Ses vêtements ? il les prend où il les trouve.



Georges Duhamel (Photo Keystone).

amant », et c'est ainsi qu'il étudie la comtesse de Noailles, Gérard d'Houville, Lucie Delarue-Mardrus, Marie Dauguet, Renée Vivien, Elsa Kœberlé, Hélène Picard, Jane Catulle-Mendès, Cécile Sauvage, Jeanne Perdiel-Vaissière, Laurent Evrard.

Il mourut de tuberculose rénale en 1928.

« La mort de Jean de Gourmont, écrivait Vallette le 4 mars 1928, nous a tous, et sa femme la première, surpris terriblement. Nous étions dans cette idée qu'il se remettait tout doucement de sa maladie de juillet...

« Jean de Gourmont est mort le 19, mais le 18 vous perdiez, nous perdions, Paul Escoube. C'est presque une coïncidence, car vous savez combien Escoube s'était occupé de Rémy de Gourmont. Je n'ai connu la mort d'Escoube, par une lettre de Pierre Lespinnasse, (devenu avocat général, et tué à coups de mitrailleuse, à Toulouse, dans la rue, en 1942) que trop tard pour que les deux notes nécrologiques paraissent dans le même numéro ».

Paul Escoube, conseiller de préfecture, laisse le souvenir d'un esprit très délicat et pénétrant dont les trois livres de critiques : « Préférences, Rémy de Gourmont et son œuvre, La femme et le sentiment de l'amour chez Rémy de Gourmont » sont de premier ordre. Ce modeste s'effaçait.

Campa, à ses heures d'évocation, relit ses lettres dont quelques-unes datées d'une clinique de Bidart, dans les Basses-Pyrénées. Il lui avait consacré, en 1923, dans « Le Cri de Toulouse », sous le pseudonyme de Quassia d'Amara, une étude où, à son habitude, la psycho-physiologie tenait la première place. Elle lui valut ce charmant remerciement :

« Vous êtes personnellement lié avec M. Quassia d'Amara et il est convenable, me dit-on, que vous serviez d'intermédiaire aux remerciements que je désire lui adresser. Voulez-vous lui faire savoir combien je suis touché, confus, de l'attention minutieuse qu'il a bien voulu accorder à mes travaux : de la sympathie avec laquelle il les commente ! Je connais toute l'imperfection de ces essais ; ce sentiment — ne l'appellez pas de la modestie — me fait aimer mon obscurité. Aussi, vous l'avouerai-je, le regard lucide qui vient de me déshabiller l'âme, l'intelligence qui a éclairé du jour franc

certaines pénombres, m'ont un peu placé dans l'état de gêne du « conseil de révision ». J'ai bien senti, posé sur moi, un regard de médecin.

« Dites-lui, à M. Quassia d'Amara, qu'il lui sera pardonné parce que, dans une œuvre livrée au public, tout est à sa merci du consentement tacite de l'auteur ; mais, et ceci est assez gourmontien, si l'on fait tout ce qu'on peut pour être compris et éveiller en d'autres esprits la sympathie, au sens pur du mot, on ne laisse pas de se refermer, avec presque de l'hostilité, quand on a trop bien réussi, par la grâce d'un lecteur pénétrant.

« Un mot d'orgueil pour finir : le passage de Gourmont : « Préférences ! Voilà un joli mot à employer en matière de goûts littéraires, etc... » a été tout au moins publié quelques mois après la mise en vente de mon livre, et l'on m'a assuré que ce petit paragraphe était une allusion à mon titre. Laissez-moi croire que cela est exact ».

Escoube se pencha aussi sur « Le sentiment de l'amour chez Porto-Riche ». Sa dernière œuvre fut un important article du « Mercure » sur « La femme et le sentiment de l'amour chez Villiers de l'Isle-Adam », que Vallette publia ensuite dans la collection « Les Hommes et les Idées ».

Campa fit connaissance, un soir, chez Jean de Gourmont, d'une jeune femme très belle, Jeanne Nérel. Il l'accompagna peu avant minuit jusqu'au métro de Saint-Germain-les-Prés. Mélancolique et souriante à la fois, elle tâcha de savoir pendant le trajet « si on pouvait échapper à ses obsessions ». Quelques jours après elle se suicidait. Elle avait écrit un seul livre, un roman, « Ma sœur Monique », simple, lumineux et triste comme une vie, lumineux et triste comme son visage : l'amour d'une jeune fille ardente, forte et sincère, un amour que brise la mort de l'amant. Monique est marquée. Elle refusera tout mariage car « je suis très bien toute seule »... et ça va bien à mon caractère et à la vie que je me suis choisie ».

« La vie qu'elle s'est choisie ! Un sanglot faillit lui monter à la gorge. Elle se tut ».

La vie que s'était choisie la vraiment très belle, souriante et triste Jeanne Nérel.

Les trois derniers mots de la citation avaient réalisé pour elle leur signification auditive.

Docteur PAUL VOIVENEL



Vendredi 5 mars — Je racontais ce matin à Duhamel l'histoire de Bloy racontant que les Rothschild lui avaient volé cinq cents francs, parce que, leur ayant écrit pour leur demander mille francs et comptant fermement les recevoir, il n'avait reçu d'eux que cinq cents francs.

Journal de Léautaud.

A PROPOS DE NOSTRADAMUS

Dans le numéro 10 de notre revue paru en décembre 1950, notre confrère de Fontbrune dans son article sur les prévisions de Nostradamus, avait annoncé que la durée de la IV^e République serait de 7 ans et qu'elle se terminerait en 1958.

Donnons en acte à notre confrère.

Cebantillon *sur demande*

POUR NETTOYER ET ADOUCIR LES PEAUX DÉLICATES

Embryo-lisse

ÉMULSION LACTÉE A BASE DE PRODUITS HORMONAUX

Extrait d'embryon et de derme
Cholestérine, huile de germe de blé, lanoline
blanc de baleine, cire d'abeille blanchie

SOCIÉTÉ DE RECHERCHES ET D'APPLICATIONS SCIENTIFIQUES

(S. O. R. A. S.)

46 Rue Saint-Didier-PARIS - XVI^e

Téléph. PASSY 01-57

LES CAHIERS
de
Marottes
et
Violons d'Ingres

REVUE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL



PARIS
46, RUE SAINT-DIDIER-XVI*

N° 58